

JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI, 4 OCTOBRE 1884.

No. 41

Le Journal du Dimanche

BOITE 2,029, BUREAU DE POSTE, MONTREAL.

ABONNEMENT: Un an, \$2; 6 mois, \$1; Le numéro, 3c.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

BUREAU: 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel.

J. C. DANSEREAU, RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE.

Heure d'Amour.

Oh ! rouvre tes grands yeux dont la paupière tremble,
Tes yeux pleins de langueur
Leur regard est si beau quand nous sommes ensemble,
Rouvre-les ; ce regard manque à ma vie, il semble
Que tu fermes ton cœur.

Que m'importe la vie et l'éloge ou le blâme,
Et les fragiles biens,
Et tout ce qu'on espère, et tout ce qu'on proclame,
Pourvu que je t'écoute et que tes yeux, chère âme,
Se plongent dans les miens ;

Pourvu que, m'élançant vers le ciel où m'attire
Le rayon de la foi,
Je redescende enfin, vaincu par ton sourire,
Jusqu'aux terrestres lieux qui ne pourraient suffire
A mon âme sans toi !

Non, je n'oublierai pas...

Non, je n'oublierai pas,—quel que soit l'avenir,
Quel que soit l'horizon de ma courte existence ;
Qu'une teinte dorée ou sombre le nuance,
Qu'il soit pur de nuage ou prompt à se ternir ;—
Non, je n'oublierai pas cette ivresse imprévue,
Qu'éveilla dans mon cœur la première entrevue,
L'ineffable penchant qui m'entraînait alors,
Et les charmes divins d'un amour sans remords,
Et surtout comme un vent de rose ou de cinname,
Le parfum de votre âme enlacée à mon âme.
Non, je n'oublierai pas ce gracieux coup d'œil
Qui révélait déjà la langueur et le deuil,
Ce sourire tremblant, cette voix tout émue
Qui s'échappe d'un cœur qu'un tendre instinct remue.
Non, je n'oublierai pas que dans vos yeux serreens
Je crus apercevoir la trace des chagrins ;
Non, je n'oublierai pas l'aveu sous l'aubépine,
Premier aveu d'amour qu'un silence termine,
Et vos touchants regards que mes regards troublaient,
Et nos entretiens d'âme et nos mains qui tremblaient.
Non, je n'oublierai pas,—ce souvenir, je l'aime,—
Que j'ai vécu longtemps plus en vous qu'en moi-même,
Que vous vintes à moi, fugitive du ciel,
Douce comme Sara, pure comme Rachel,
Et que sur le chemin nos voix se répondirent,
Et qu'autour de mon cœur vos ailes s'étendirent.
Non, je n'oublierai pas,—mon œil déjà fermé,
A cette heure dernière où l'âme s'évapore,
Mon œil, pour vous revoir, se rouvrirait encore ;—
Non, je n'oublierai pas que vous m'avez aimé.

CHRONIQUE.

Où va le monde, où va la société ? Le monde, la société, c'est vous, c'est nous. Où donc allons-nous ?

Il n'y a plus de principe, plus de sentiments nobles et généreux. Le cœur s'émousset et l'âme s'abaisse à ce qu'il y a de plus matériel. Où voit-on de ces aspirations élevées qui reflètent une dignité de soi-même en harmonie avec la grandeur de l'humanité ? On est devenu matériel, prosaïque et incapable de s'élever jusqu'aux idées qui découlent des principes et jusqu'aux principes qui expriment des idées. On croit pouvoir se passer de réflexion, de raisonnement et même d'honneur.

C'est une décadence de l'esprit, une dégradation de cœur et un abaissement de l'âme qui donnent le niveau moral de la société moderne.

Parcourons à vol d'oiseau les Etats-Unis, la France et notre pays, hélas ! où l'affaiblissement moral fait son œuvre funeste à travers les générations. Le scandale est devenu à l'ordre du jour. Il n'y a plus rien de surprenant, plus d'acte de démoralisation qui ne puisse arriver. On commence à se faire à cette vie d'aventures ; le jugement se fausse petit à petit, le sentiment des convenances s'altère peu à peu, et chaque année on descend un degré dans l'échelle sociale. Où s'arrêtera-t-on ?

On a pour ainsi dire ôté les bornes qui pouvaient encore retenir la société dans les limites du juste, du vrai et du bien. Je veux dire le mariage qu'on ne considère plus maintenant comme institution divine qui est cette arche sainte portant les destinées des peuples comme le bonheur des individus.

Dieu a institué le mariage et l'homme a établi le divorce. L'Eglise l'a fait indissoluble, mais la loi le soumet au caprice. Le mariage n'est plus qu'un marché, un bail à terme. On ne pouvait trouver de moyen plus sûr pour saper la société dans sa base.

Comme on a enlevé tout le sublime de cette grande institution, on ne la traite plus qu'avec mépris. Comme on y entre sans respect, on se marie sans dignité. Aussi que voyons-nous ? Les jeunes filles se font enlever par leur cocher. On n'entend plus parler que de cela. Et si le mari ne plaît pas, on divorce, puis on en prend un autre. Quelle démoralisation !

On méconnaît l'autorité paternelle, on vit dans un siècle d'émancipation qui est un mauvais présage pour l'avenir.

Les Etats-Unis sont les plus avancés sous le rapport de l'abaissement moral. Les Anglais sont trop aristocrates, mais les Américains sont trop démocrates. Les premiers font des mariages de convenance, c'est-à-dire lorsque la position et la fortune se rencontrent ; les derniers mettent de côté toute convenance sociale pour le plaisir d'une aventure.

Que de fois ne lit-on pas dans les journaux qu'une jeune américaine est allée en promenade

chez ses parents dans une ville voisine. Son amant va la rejoindre. Un bon jour il lui dit : "marions-nous." "C'est bien," dit-elle. Le mariage est conclu sans autre réflexion.

Pour obvier aux inconvénients de tels mariages sans réflexion, il a fallu instituer le divorce. On veut réparer un mal par un autre encore plus grand.

Cette année ce sont les cochers qui ont la vogue. Cet état va devenir une position très importante pour ceux qui voudront entrer dans la première société américaine.

On vit dans un siècle où le cheval joue un grand rôle auprès du beau sexe—en certains lieux. Les soins du ménage ne comptent pour rien et on ignore le premier de ses devoirs. S'instruire n'est bon tout au plus que pour ces esprits d'élite que l'ignorance méprise et que l'esprit vulgaire dédaigne. Pour ces cœurs desséchés et ces esprits futiles, c'est le cheval qui est l'objet de leur admiration. Lorsqu'ils sont montés sur cette bête, ils se croient beaucoup au-dessus de ceux qui sont capables de marcher seuls.

S'élever de toute la hauteur d'un cheval au-dessus des autres ! c'est beau pour ces esprits vulgaires qui sont incapables d'apprécier le mérite intellectuel. Leur rêve—quel idéal—est d'avoir des chevaux d'en causer au salon et de les visiter à l'écurie. Bien des jeunes filles ont gravé dans le cœur ces mots baroques, le langage du cheval qui a remplacé le langage des fleurs :

" Dans la montée ne me trotte pas,
Dans la descente ne me galope pas,
Sur le chemin plat ne me ménage pas,
A l'écurie ne m'oublie pas."

Cette sublime poésie les entraîne irrésistiblement vers le cocher. Comme il est toujours avec le cheval, il vient à prendre de ces qualités qui sont l'idéal de certaines jeunes filles. Elles adorent le cheval et elles marient le cocher. Rien de plus naturel pour ces *chevalières*.

Ces jeunes filles sont douées d'un goût délicat et exquis qui témoigne d'une grande délicatesse d'esprit et d'une sensibilité d'un cœur qu'on ne trouve que chez ces âmes poétiques dont le sentiment du beau révèle un grand caractère. Pour elles le beau idéal, c'est le beau cheval. C'est un goût qui leur font honneur et qui dépeint avec un naturel désolant cet instinct qui forme un lien de sympathie avec les descendants bien dégénérés de Pégase. La mythologie rapporte que ce cheval ailé fit, d'un coup de pied, sortir de l'Hélicon la fontaine de l'Hypocrène où les poètes puisaient l'inspiration. Les eaux cristallines de cette fontaine merveilleuse sont bien changées. Les jeunes filles n'y trouvent plus que l'inspiration d'épouser le cocher de leur père et de s'enfuir prosaïquement.

C'est encourageant pour des parents, de donner une bonne éducation à leurs filles et de les élever comme des petites princesses pour en faire des *chevalières*. Le père engage un domestique et voilà